

Noël et Jeanne Durand

Marcoux

Notes et souvenirs

Cahiers de Village de Forez- Centre culturel de Goutelas

2010

C'est avec un très grand plaisir que je préface le travail d'un habitant de Marcoux qui s'est toujours intéressé à la vie communale : Noël Durand. Toute sa vie, il a vécu à Marcoux en tant qu'agriculteur. C'est lui qui a fait don du fameux château de Goutelas, lequel est aujourd'hui propriété de la communauté de communes du Pays d'Astrée.

Ce patient travail de recherche nous montre la vie d'autrefois avec ses périodes fastes et ses périodes de disette, de famine, de maladies, puis d'exode rural.

Beaucoup de choses ont changé à Marcoux. Noël Durand nous montre comment l'agriculture a évolué. Si le vin des Côtes du Forez demeure bien vivant, l'arboriculture, elle, a pratiquement disparu. C'est bien dommage car nos coteaux ensoleillés savent produire une qualité exceptionnelle. L'élevage, qui était secondaire, est devenu actuellement l'activité principale.

Une autre spécialité de la commune a disparu, celle des tuileries. Nombreuses, elles exploitaient l'argile, abondante dans le bas de la commune. Elles ont laissé la place à l'artisanat et à l'industrie métallurgique.

Noël Durand aborde beaucoup d'autres domaines, par exemple celui de l'école. Présente à Marcoux depuis la première moitié du XIX^e siècle, l'école a évolué et demeure un sujet d'actualité avec ses créations, ses regroupements, ses fermetures.

La vie d'aujourd'hui présente certaines similitudes avec celle d'autrefois. Le bourg de Marcoux a conservé le même habitat regroupé ; il demeure un lieu de rencontre avec, entre autres, sa croix qui, en son centre, contre vents et marées, est toujours là.

J'espère que, dans l'avenir, notre belle commune de Marcoux saura préserver les caractères de sa ruralité et se donner un développement harmonieux et maîtrisé. Je souhaite qu'elle favorise la convivialité, comme nous y invite cet ouvrage, entre tous ses habitants, qu'ils soient d'origine urbaine ou rurale.

Jean Bernard Roche
maire de Marcoux

Marcoux

Notes et souvenirs

De nombreuses communes font paraître un document pour relater l'histoire de leur pays. Pourquoi ne pas essayer un regard sur le passé de Marcoux ?

Je voudrais d'abord dire, en préambule, que le peu de choses que je sais mérite peut-être d'être connu. Il y a certains faits dont on a glané le récit oral par des anciens, et qu'il serait dommage de laisser perdre. D'autre part, si cela intéresse quelques-uns, pourquoi ne pas leur proposer de continuer les recherches sur le passé.

Merci à quelques personnes de Boën qui ont autrefois édité un petit almanach du Lignon, et qui m'ont donné le goût de m'intéresser à l'histoire de notre petit pays. Je citerai particulièrement Jean-Paul Gourgouillon, Henri Bedoin, monsieur Baray et bien d'autres.

Depuis de nombreuses années, on assiste à une prise de conscience collective de l'importance de notre patrimoine, ce qui était bien négligé auparavant, sauf par quelques sociétés d'érudits, comme la Diana. Je serai certainement incomplet, avec peut-être quelques erreurs et pas mal de choses inconnues ; vous m'en excuserez. A vous de compléter si vous le souhaitez.



Marcoux vers 1900
(Carte postale ancienne)

Topographie

Marcoux est situé sur les premiers contreforts des monts du Forez, à l'extrême ouest de Rhône-Alpes. Seule la commune de Saint-Bonnet-le-Courreau la sépare de l'Auvergne. La route départementale numéro 8 la coupe presque à sa base du côté de

Montverdun. Sa superficie est de 1 500 hectares, son altitude varie de 400 à 780 mètres et le nom des habitants est *Marcousas* ou *Marcousins*.

La commune de Marcoux a remplacé l'ancienne paroisse après la Révolution, comme ailleurs. D'où vient son nom ? Les avis divergent, il est d'origine latine probablement, *Mercus* ou *Mercurius*. S'il y avait eu un sanctuaire au dieu Mercure, on en aurait trouvé des traces.

D'après un livre sur l'Auvergne, plusieurs lieux auraient porté ce nom. Alors pourquoi pas Marcoux, à moins qu'une colonie gallo-romaine y ait établi son domaine ? Il y a une forte ressemblance avec Marcilly (*Marcillus*). Nous n'avons pas trouvé de traces de cette époque. Il y aurait vers la Plumière, on disait autrefois « le chemin de l'Urio », une chapelle dédiée à saint Antoine où on a trouvé quelques pierres en construisant des maisons. Les plus anciens documents qui mentionnent Marcoux, datent de 1020 dans le cartulaire de Savigny. Arnaud de Sury fixe vers 1350 le périmètre de la justice de Marcoux l'*Ulmus de la Garda*, Ormeau vers la Croix de la Garde.

Il semblerait qu'au Moyen Âge le bourg était groupé autour du château fort au lieu dit "la Tour", au départ du chemin de Gouterelle. Il est cité dès l'an 1230. Ses défenses furent agrandies vers 1448. Il passa entre plusieurs mains et fut vendu à Jean Papon de Goutelas en 1558 et suivit le destin de cette terre.

A quoi ressemblait ce château de Marcoux ? *L'Armorial* de Guillaume Revel le représente avec des tours, une chapelle. N'est-ce pas un peu enjolivé ? Tous les dessins de Revel se ressemblent. Il semble que dans la cour de la maison Léon, il y a des restes de murs en pierre et des parcelles de terres autour du bourg. On ne voit pas la place pour un grand domaine : terrains en pente vers Rochéat, proximité de la colline. Par contre il y avait plusieurs domaines à la Bruyette et à Eculieux peut-être, une ferme au bourg, la maison Poyet, dépendant de la seigneurie du château de Marcoux, maintenant Peyresâtre.

Comment était la vie des gens à cette époque ? Il faut d'abord dire que l'activité principale était l'agriculture, l'important étant de se nourrir. Plus d'un tiers du territoire de la commune était composé de terrains pentus, peu aptes à la culture, avec des bois rabougris, des pins qu'on élaguait pour se chauffer et cuire le pain, ce qui leur donnait cette allure bizarre.

Le bas de la commune était aussi peu propice à l'agriculture avec ses terrains argileux, ce qui explique la présence de beaucoup de petites tuileries. Les moyens de culture étaient rudimentaires. Beaucoup de paysans ne possédaient que deux ou trois vaches et un âne. Marcoux était donc une commune plutôt pauvre avec beaucoup d'habitants à nourrir. Heureusement, il y avait la vigne qui procurait un petit revenu, et les fruits. Ah ! ils avaient le goût de la vigne, nos anciens ! Le travail manuel étant pénible, ils se réconfortaient en buvant quelques canons.

A-t-on toujours mangé à sa faim dans nos chaumières ? Pas sûr. Le Vendéen de Villiers a écrit un livre *La chienne qui miaule*. La chienne, c'était la misère, elle a bien dû miauler quelquefois du côté de Marcoux ! Bien sûr, il y avait de gros écarts, le paysan qui avait seulement quatre ou cinq vaches et un peu de vigne mangeait à sa faim. Par contre, chez les ouvriers agricoles, c'était différent, car les salaires étaient bien bas. Il y eut certainement des périodes très difficiles : les disettes à la suite d'intempéries, de grandes épidémies, la peste par exemple. Elle a dû sévir à Marcoux, car on parle d'un cimetière de pestiférés qui aurait existé loin du bourg. Il y eut aussi les guerres qui ruinaient le pays.

En 1694, à la fin du règne de Louis XIV, le curé Guillaume Gerbe avait écrit dans un registre :

Ceste année 1694 a esté une année de famine, le bled a valu six livres le bichet, grande mortalité et grande guerre, grand nombre d'impôt et de subcides en tout le royaume.

Toutes ces difficultés faisaient naître un sentiment de profonde injustice qui se répandait dans le petit peuple qui, à Marcoux comme ailleurs, s'acheminait vers la Révolution. De nombreuses contestations se manifestaient déjà.

En cet automne 1766, les habitants de Marcoux supportent très mal que leur seigneur et leur curé leur réclament le montant de la *dixme en vin* et les assignent *pour assister dans l'instance pendante du bailliage de Forest à Montbrison* le 5 octobre 1766. De plus *ils font défense à la communauté desdits habitants d'enlever la vendange de leurs vignes*. Mais les habitants de Marcoux *dans le temps de calamité* ne veulent pas subir *les frais dispendieux des enquêtes et condamnations aux dépens*. Ils voudraient pouvoir s'assembler et délibérer. Mais pour cela il leur faut une autorisation, et pour la demander, ils écrivent à monseigneur l'intendant de la généralité du Lyonnais, Forez et Beaujolais.

L'autorisation de s'assembler a lieu le 15 février 1767. Devant l'église de Marcoux, à l'issue de la messe, le peuple est réuni au son de la cloche. Tout est fait très légalement, par-devant le premier notaire royal requis qui dresse l'acte d'assemblée et délibération. Ce notaire est Pierre Joseph Bernard de Montbrison. Il est assisté d'un huissier, Jean Blaise Beneton.

Dans le procès-verbal de l'assemblée figurent les noms des comparants. En tête, Georges Duclos du bourg et sa mère Antoinette Dessagnes, Anne Mosnier, Michel Roche, laboureurs et vigneron, Jean-Baptiste Morel, ancien cavalier de la maréchaussée, Jean Verdier, Pierre Rend, Jean Guillaumin, Claude Roche, Jean Dupuy, Jean Masson, Jean Jacquemond du bourg, François Rend, Catherine Valézy veuve de Claude Laurent du bourg, François Durand, Claude Labbe, Benoît Chazelle, Jean Lestra, Pierre Regard, Mathieu Laveille du village de Culieu, Anne Durand, Vital Ollagnier, Jean Lafay, Anne Chazelle, Claude Morel du village de la Bruyère, Pierre Guyot et Pierre Laveille du village de Jomard, Pierre Jacquemond du village de la Bruyette, Mathieu Jacquemond et Louis Barthaud, Mathieu Quitétot, Jean Egroizard et Claude Gaumond du village de Reigneux, Pierre Spéry du village de Goutterose et André Barrieu, lieu de Martin. Cette liste de noms peut paraître fastidieuse, elle montre néanmoins que les familles sont restées stables puisque l'on trouve encore beaucoup de ces noms de nos jours.

L'assemblée est close l'après-midi. C'était le 15 février, il ne devait pas faire très chaud devant l'église de Marcoux. Les cafés ont dû se remplir de gens dont les commentaires n'étaient pas affichés à la porte de l'église. D'après les archives de la Diana, plusieurs signent plus ou moins adroitement le document. Ce procès-verbal redit qu'on a payé et qu'on paiera la dîme : deux tiers au château, un tiers au presbytère.

Quelles suites a eu cette assemblée ? Quelles relations François Ducros Papon de Goutelas, chevalier et seigneur de Marcoux et Messire Laurent curé de Marcoux, ont-ils eu par la suite avec les laboureurs, vigneron, manants et habitants de Marcoux ? Autres signes de contestations : les fils de Georges Duclos du bourg avaient, quelques années plus tôt, versé sur le sol la vendange destinée au seigneur de Goutelas qui tardait à venir la chercher. Comme punition, le dimanche suivant, ils furent attachés au carcan qui se trouvait au milieu du bourg, vers la porte d'entrée de la cour Poncet. Comment les habitants de Marcoux n'étaient-ils pas un peu révoltés en voyant le châtelain faire de gros aménagements à son château (toiture à pans brisés) ?

Nous arrivons à la période de la Révolution. Au début, les réformes furent bien acceptées. Prajoux, curé, comme beaucoup d'autres, avait prêté serment à la Constitution

mais le pape Pie VI avait condamné fortement cette constitution. Dès lors, ce fut le début de la zizanie. Une véritable guerre de clochers éclate. Les gens de Marcoux et de Trelins refusent d'aller au marché de Boën réputé comme un centre antireligieux.

La préparation du cahier de doléances de Marcoux

MARCOUX

Population : 105 feux

Diocèse : Lyon. – Archiprêtré de Montbrison

Election : Montbrison

Le procès-verbal est déposé aux archives départementales de la Loire (C 76, n° 83) ; le cahier n'a pas été retrouvé.

Procès-verbal

Assemblée : 8 mars, *dans une maison du bourg dudit Marcoux, pardevant... Anet Chazelle, syndic de la municipalité du même lieu.* – Lafay, greffier.

23 comparants :

Georges Lafay, Mathieu Orizet, Mathieu, Etienne Thevenet (membre de la municipalité), Georges Lafay (greffier), Georges Duclos, Anne Durand (adjoints), Jean Lafay, Pierre Rend, Jean-Baptiste Dupuy, Antoine Dupuy, Antoine Roche, Mathieu Duclos, Pierre Regard, Antoine Morin, Pierre Robert, Pierre Moulin, Jean Chazelle, Pierre Rend, Pierre Jacquemond, Benoît Chazelle, Jean Jacquemond, Pierre Spéry, Jean Chez (20 signatures).

Députés : Jean Jacquemond et Benoît Chazelle ¹.

Bouchet, curé constitutionnel nommé par Javogues, ne peut exercer son ministère. Le 3 juillet 1791 il ne peut prendre possession de sa cure et fait appel à la garde de la ville de Boën, avec 60 hommes, pour le maintien de l'ordre public et pour prendre possession de ses fonctions curiales. Nombre de personnes étaient restées fidèles au curé Prajoux, réfractaire, qui exerce son ministère clandestinement en se cachant dans certaines familles des hameaux de La Bruyette, Gouterelle, Eculieux, Gérenton. Peu à peu, les esprits se calment, et Bouchet, curé constitutionnel, reste à Marcoux et signe les registres jusqu'au 8 novembre 1792, date où ceux-ci sont tenus en mairie par l'officier public.

Pendant cette période, le seigneur de Goutelas, François Papon, fut arrêté aux abords de son château, emmené prisonnier à Feurs et fusillé le 10 février 1794 avec 28 autres. Les biens de la famille furent mis sous séquestre. Les choses se stabilisent et la liberté du culte fut rétablie en 1795. Au cours de cette période, il y eut une contre-révolution et le curé Bouchet fut assassiné à Montbrison. Les filles du château reprennent leurs biens qui n'avaient pas été vendus.

¹ Etienne Fournial, Jean-Pierre Gutton, *Cahiers de doléances de la province de Forez*, tome I, Centre d'Etudes Foréziennes, Saint-Etienne, 1974.

XIX^e siècle

Un nouveau siècle arrive. Les guerres de Napoléon n'ont pas, semble-t-il, fait de victimes à Marcoux. De nombreux changements vont avoir lieu. Dans cette période, voici comment se présentait la commune. De 619 habitants en 1806, elle passe à 798 en 1850 et à 882 habitants en 1885, ce fut le maximum. Il y avait une forte population aux hameaux d'Eculieux et de la Bruyère, au bourg également, et dans les villages de la Bruyette, Goutterose, Prélion dont les maisons étaient bien groupées d'où beaucoup de promiscuité ce qui devait certainement provoquer quelques ennuis.

On ne trouvait pas de constructions dans le bas de la commune, à part de petites tuileries en bordure de la départementale n° 8 jusqu'à Marcilly. Sous Napoléon III, il y eut un énorme progrès, le chemin de fer y contribua beaucoup. Les villes se développaient, Saint-Etienne en particulier, avec les puits de mine et les aciéries. C'est à cette époque que l'exode des ruraux commença pour apprendre un métier, ou pour travailler.

Les familles paysannes étant nombreuses, elles ne pouvaient subvenir aux besoins de tous. De ce fait, la population augmentait en ville, il fallait plus de produits alimentaires, du vin en particulier pour les travailleurs. Il se vendait bien, à la suite de la crise du phylloxéra qui, vers 1865 avait ravagé le vignoble du Midi, quinze ans avant le Forez. Certaines familles en ont profité pour faire construire de belles et grandes maisons.

Au bourg, l'actuelle mairie et l'école des garçons adossée datent de cette époque. La cure et les bâtiments dans le prolongement sont sur le même style : génoise faite de briques, au lieu de tuiles habituellement. Est-ce le fait d'un architecte ou d'un maître maçon ? De cette époque date la construction de l'église que nous allons évoquer plus loin.



Mairie de Marcoux (2010)

Au cours de ce siècle, le bourg de Marcoux était bien animé avec trois cafetiers, un épicier, un boulanger, un maréchal-ferrant, un sabotier, un tailleur pour hommes et une

couturière pour femmes. Il y avait beaucoup de petites fermes, qui de nos jours ont toutes disparu. Les cultures étaient très diverses suivant l'altitude.

Dans le haut de la commune, on produisait seigle et pommes de terre avec l'élevage. Le bois servait au chauffage. Autour du bourg et à Prélion on cultivait beaucoup de vignes et d'arbres fruitiers jusqu'à la route départementale. On avait quelques vaches laitières, chèvres, brebis... Mais la particularité de Marcoux était les ânes, qui étaient nombreux ; il y avait dans certaines fermes quelques chevaux. Le mardi, c'était un vrai défilé qui remontait du marché de Feurs où les fruits se vendaient au quarteron c'est-à-dire par lots de 25 fruits. Quant au marché du jeudi à Boën, il était plutôt réservé aux beurre, fromages et produits de la basse-cour.

Eglise

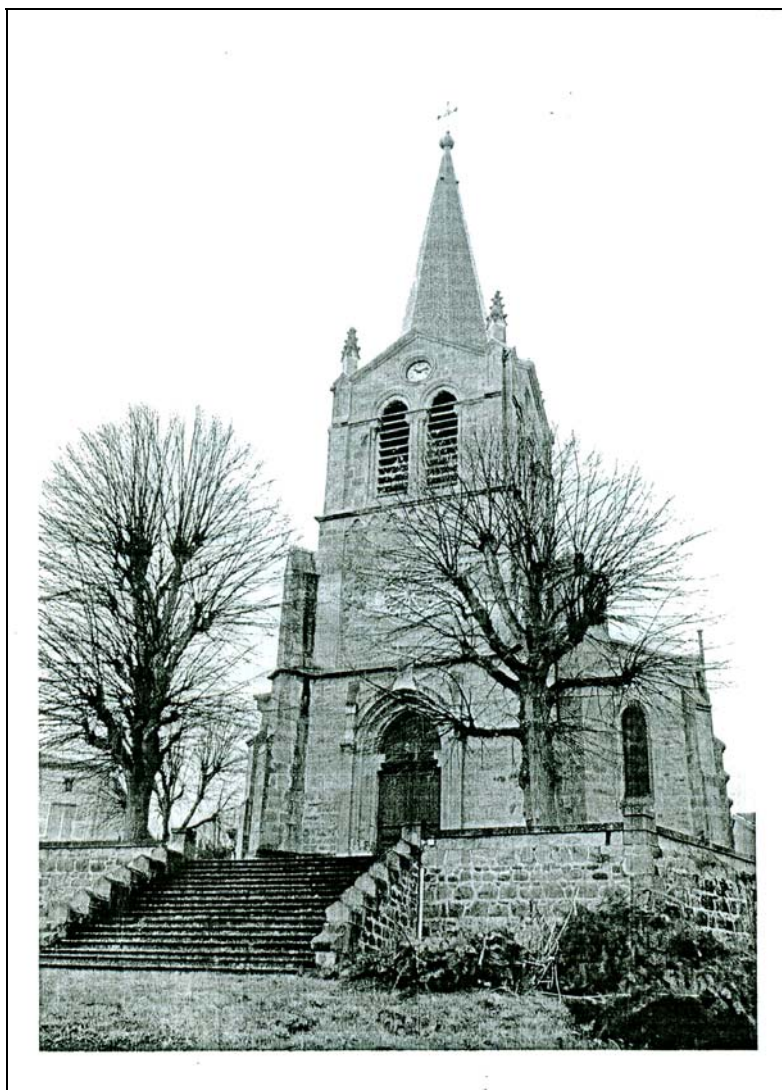
Elle date de trois époques ² : la première du X^e au XII^e siècle, dédiée à saint Christophe. Elle était très petite. Elle fut agrandie au XVII^e siècle par ordre de Melchior Papon qui y fit construire son tombeau, d'après son testament du 15 mars 1601. Il reste de la première époque, l'arc triomphal de la voûte sur l'ancienne abside au fond de l'église. Elle était composée de trois nefs construites dans le style ogival. Elle mesurait vingt mètres quinze de longueur et cinq mètres cinquante de largeur, y compris les chapelles. Vers 1880 sur l'initiative du curé Rolly, avec l'accord de la municipalité Thévenet et sans subvention, mais avec une forte participation des gens de Marcoux et du généreux curé Rolly, eut lieu la reconstruction. Il n'y avait pas de mécanisation à l'époque, rien que des charrois de bœufs ou chevaux pour transporter les pierres et matériaux, sans doute vers les gares de Boën ou Marcilly.

L'ancien clocher carré fut enlevé pour mettre le nouveau à flèche. D'après les plans de l'architecte Eclache, qui a orienté l'édifice en sens inverse, elle a vingt-six mètres de longueur et quinze mètres quarante de largeur, trois nefs de quatre travées et une abside à cinq pans. L'ancien chœur sous le clocher a été conservé. De style gothique flamboyant, la sculpture ornementale est bien traitée. Les vitraux sont de Mauvernay, peintre verrier de Saint-Galmier, sauf celui placé dans le tympan du grand portail, qui est de Bégule, artiste renommé de Lyon. Il représente la vie contemplative de saint Antoine l'ermite, second patron de la paroisse. Dans l'église, est classé monument historique un très curieux bénitier, en forme de cippe quadrangulaire, évidé sur les angles et portant les images du soleil et de la lune avec une inscription difficile à expliquer.

Une plaque vers le fond de l'église est dédiée au généreux curé Rolly qui a contribué largement avec la participation des gens de Marcoux à la construction.

En 1988, la municipalité, en accord avec la paroisse, a pris l'initiative de restaurer l'intérieur. Ce fut une belle réussite, en mettant en valeur la voûte de l'ancienne abside au fond de l'église, ainsi qu'une cuve baptismale datant du XV^e siècle qui était remise dans la cour du presbytère. Elle a été placée dans le chœur. Les peintures de l'intérieur sont très discrètes et harmonieuses. Le chauffage à air pulsé est très performant. Tout cela contribue à donner à notre église un aspect accueillant.

² Archives paroissiales et familiales.



L'église de Marcoux sous le vocable de saint Christophe

Curés de Marcoux ³

Un curé Venant est rappelé dans un acte de fondation en 1662.

Marc de Vaux ⁴, 30 mai 1608.

Pierre Laplasse ⁵, 28 janvier 1645.

Jacques Jacquet ⁶, y est en 1662 (selon le Cahier de Visites).

François Sallonys ⁷

Guillaume Gerbe, 11 août 1677.

Jean-Baptiste Chazal, 7 juillet 1699.

François Deschamps, 1710.

Barthélemy Forest, 11 janvier 1712.

Jean Chapelle, 12 juin 1732.

Michel Laurent, 23 août 1765.

³ Ad. Vachet, *Les paroisses du diocèse de Lyon*, 1899.

⁴ Devaux selon le curé Paris qui indique 1616-1652 pour son ministère curial.

⁵ Ne figure pas dans la liste de l'abbé Paris.

⁶ Jacques Jacquette selon le curé Paris qui donne 1652-1673 et précise qu'il a un vicaire : Etienne Poyet.

⁷ Le curé Paris indique Ballonyer (1673-1677) avec comme vicaires successifs : Tachon, Reymondon, Foulieuse.

Jean Marcel, 27 juin 1786 (?).
Benoît Prajoux, 28 février 1787-1789.
Bouchet, constitutionnel, 1791.
*Valette, 1796-1798*⁸

Desservants de Marcoux érigé le 28 août 1808⁹ :
Mathieu Meschin, février 1803, auparavant à Saint-Just-en-Bas.
François Verdier, mars 1820.
Claude Girardet, mars 1832.
Gabriel Thiolière, juin 1845.
Antoine Merle, janvier 1847
Antoine Carteron, mars 1856.
*Magdinier*¹⁰, 1858 (?)
Pierre Baray, novembre 1864.
Claude Michel Rolly, janvier 1880.
Jean Marie Antoine Peurière, janvier 1882.
Claude Félix Fressynet, mai 1891.

[en italique supplément à la liste de Vachet]
Jean-François Paris, 1982-1898
Laurendon, mars 1898-1904
Bertrand, 1904-1916
Joseph Wick, 1916-1923.
Bégonnet, 1923-1926.
Jean Boiron, 1926, 1946.
Jean Fanget, 1946-1952.
Desbordes, 1952-1958
Charretier, 1958-1959
Pierre Dumas, 1959-1967
Giroud, 1967-1980 (de l'équipe des prêtres de Marcoux, Trelins, Marcilly).
Granjon, 1980-1981.,
Charles Mermet, 1981-1992.
Claude Duperron, 1992-1998.

Aujourd'hui Marcoux fait partie de la paroisse nouvelle Saint-Vincent-en-Lignon.

Cimetière

Il était autrefois autour de l'ancienne église, comme dans la plupart des communes¹¹. Avant 1860, le préfet demande aux municipalités d'envisager le déplacement des cimetières. Le maire de Marcoux, à l'époque le commandant de Campredon, n'y était guère favorable, sa femme, la marquise de Frilet de Campredon étant enterrée devant l'église en 1856. Il disait : on va faire une place publique sur le cimetière, on ne respectera plus les sépultures. Lui-même fut enterré dans l'ancien cimetière en 1859 le 28 janvier. Quelques années plus tard, le cimetière fut déplacé plus bas. Quelques sépultures avec leurs monuments furent déposées dans le nouveau cimetière. Le portail actuel a été posé bien plus tard, vers 1893.

⁸ *Missionnaire, curé de Bard et d'Ecotay*, ajouté à la liste par le curé Paris.

⁹ Ad. Vachet, *Les paroisses du diocèse de Lyon*, 1899.

¹⁰ Ne figure pas dans la liste de Vachet.

¹¹ Archives municipales.

Ecoles

Avant la Révolution, l'instruction était réservée à la bourgeoisie et aux ecclésiastiques¹². Un décret de 1792 stipulait que toute commune de plus de quatre cents habitants devait posséder une école. Il y avait quelques prêtres et religieuses qui apprenaient le catéchisme, la lecture et le calcul.

En 1838, l'enseignement est à peu près assuré. Au bourg, il y avait une école de garçons, démolie maintenant, située en dessous du monument aux morts actuel, ainsi qu'une école de filles tenue par une religieuse entre les maisons Duclos-Bazoud et Gauthier-Crozet, école également démolie.

En 1858, la supérieure de Claveisolles écrivait au maire pour lui demander de construire une nouvelle école pour remplacer celle-ci vétuste. Ce qui fut fait vers 1880, c'est l'école actuelle. Une petite école s'installe à Goutterelle vers 1838 pour garçons et filles du haut de la commune et éloignés du bourg. Cette école se trouvait dans le jardin de la famille Lornage. On voit encore un reste de mur. Elle est tenue par mademoiselle Combréas originaire de Palogneux, qui s'est retirée chez Lestra Pierre aux Sagnes en 1863, décédée à 93 ans. Son niveau d'instruction était rudimentaire : elle savait lire, un peu écrire et compter. Elle était sans doute payée par les parents.

Au bourg, le premier instituteur, Pierre Denis, est titulaire de brevet élémentaire. Le collègue qui lui succède s'appelle monsieur Merle, un nom qui reste dans la mémoire du village. Il était originaire de Panissières. Il épousa une fille de Marcoux, Marie Vallansant, de Géranton. Il enseigna de 1843 à 1853. Tombé veuf, il s'en alla avec son enfant de cinq ans pour enseigner à Lézigneux où il se remaria. En 1872, son fils Auguste Merle vint enseigner à Marcoux de 1872 à 1906 où il épousa aussi une fille du pays, Marie Duclos, fille de Jean-Baptiste Duclos et Mariette Jacquemond, du bourg. Ils eurent trois enfants :

- François Merle, instituteur à Marcoux de 1906 à 1934, époux d'une autre Marie Duclos, fille de Jean Duclos et Jeanne Marie Roche au Pierrou. Ils eurent une fille Nini Merle ;

- Marius Merle, professeur d'éducation physique à Montbrison, époux de Marie Guillot, fille d'André Guillot et de Reine Grange du village de Reigneux. Ils eurent deux enfants, Andrée professeur de sciences à Montbrison et Paul professeur agronome à Orange ;

- Marie Merle, institutrice à l'école de filles de Marcoux épouse de Georges Laffay de Prélion. Ils eurent un fils Maurice, professeur agrégé à Paris.

Ecole de la Bruyère

En 1881, Monsieur le préfet invite le conseil municipal à envisager la création d'une école publique à La Bruyère. Celui-ci, étant d'accord, cherche un lieu. Ne pouvant construire du neuf, on cherche un local à louer, ce qui fut fait en 1883. L'école est ouverte en 1891 après avoir été équipée d'un mobilier. En 1919, la maison est à vendre, la commune l'achète avec le terrain de l'autre côté du chemin.

Après étude, on trouve le local en mauvais état, et on décide de le revendre plus tard, en gardant le terrain pour construire une nouvelle école. Le projet démarre tout doucement et l'école est construite en 1933. En 1977, les élèves étant peu nombreux, l'école est fermée. Les enfants prendront le ramassage scolaire et le bâtiment sera à vendre. Il est vendu.

¹² *Village de Forez* et archives municipales.

Vie municipale

Jusqu'à la Révolution, l'état civil était tenu par les curés, après c'est le pouvoir civil qui s'en occupe. Au début, on parle d'officiers publics. Voici la liste : Spéry, procureur ; 1795 : Rend ; 1796 : Laurent ; 1797 : Georges Laffay ; 1798 : Bertrand ; 1799 : Thevenet ; 1800 : Jean-Baptiste Duclos, maire.

Au début, c'était le vote censitaire ; seuls ceux qui payaient l'impôt votaient. De 1815 à 1848, les maires étaient désignés par le préfet, sur proposition. En 1848, le suffrage devient universel. La liste des maires de Marcoux est la suivante :

1800 : Duclos Jean-Baptiste	1880 : Thevenet
1812 : Duclos Poyet	1900 : Gaumond Claude
1830 : Gaurand	1908 : Laffay Michel
1832 : Egroizard	1929 : Pradelle Claude
1848 : marquis de Campredon	1947 : Guillot Jean-Marie
1859 : Gaumond Georges	1953 : Duclos Jean
1871 : Guillot	1977 : Duclos Jean Célestin
1872 : Thevenet	1989 : Laffay Joannès
1874 : Guillot Michel	2001 : Roche Jean Bernard
1876 : Gaumond	

Les croix

Nombreuses sont les croix élevées dans la commune, à la croisée des chemins ou au bord. Une vingtaine existait en 1900. Depuis, plusieurs ont disparu, quelques-unes ont été restaurées. Les deux tiers sont en fer forgé et se dressent sur une base en maçonnerie. Les autres sont en pierre et ce sont les plus anciennes. Il convient de mettre au premier rang celle qui orne la place du bourg. Son piédestal a plusieurs degrés. Le sculpteur a représenté, du côté opposé au Christ, un groupe formé de sainte Anne tenant en ses bras la sainte Vierge couronnée, qui elle-même porte l'enfant Jésus. C'est une belle croix monolithe en granit à fût conique datant du XVI^e siècle.



Croix du bourg

Dans la partie supérieure du bourg, une croix en pierre avec degrés a été brisée au-dessous du croisillon, un cercle de fer la consolidant à cet endroit. Le croisillon a été remplacé dernièrement en fer forgé.



Croix dans la partie haute du bourg

Il existait aussi une belle croix en grès vers 1587, à côté de l'ancienne église, où se situait l'ancien cimetière. Ses débris sont restés longtemps dans la cour du presbytère, et recueillis maintenant dans la chapelle de Goutelas. Une très belle aussi à Goutterelle, en pierre avec degrés. A Eculieux une croix en pierre, dont le croisillon n'existait plus, ainsi que le fût, a été remplacée par du fer forgé. Au milieu du village, une majestueuse croix en pierre du XVI^e siècle.



Eculieux
(cliché de Marius Masson)



Eculieux
(cliché de Marius Masson)



Eculieux, croix du reposoir
(cliché de Marius Masson)



La Bruyère
(cliché de Marius Masson)

Toutes ont des souvenirs qui s'y rattachent, en particulier celle sur la place du bourg. La tradition rapporte que cette croix ne doit sa conservation qu'à l'initiative prudente des habitants du bourg, qui décidèrent de la cacher aux révolutionnaires quand ils viendraient pour la renverser. Les habitants du bourg, décidés à la soustraire, se réunissent un soir, à la tombée de la nuit, la descendent de son piédestal pour l'emporter, mais le fût étant trop lourd, ils allaient y renoncer... mais les frères Duclos, Georges et Jean-Baptiste, qui étaient très forts, se trouvèrent de passer en ce moment. Ils vinrent à leur secours et l'emportèrent dans leur grange, près de l'église. La cachette était d'autant plus sûre que, chez la famille Duclos, elle était moins soupçonnée.

Après les mauvais jours, cette croix fut placée de nouveau sur sa base en 1816. A cette occasion, Duclos-Poyet, maire, a laissé une inscription sur le registre de l'état civil : *La croix du milieu du bourg de Marcoux, renversée en 1793, a été relevée sur la fin du mois de juin de la présente année 1816* (suit un texte en latin). Une autre inscription se trouve sur l'état civil de 1817 :

Le marronnier, sis au milieu de la place publique, devant la croix, a été planté par nous Duclos-Poyet, maire de la commune, le 17 janvier 1817, jour de saint Antoine. Ceux qui l'arracheront connaîtront son âge. Dont le présent. Signé Duclos-Poyet maire.

Le marronnier n'existe plus.

On peut aussi mentionner la croix du reposoir, à l'embranchement de l'ancien chemin d'Eculieux, qui servait jadis pour déposer les cercueils, et faire une halte dans la descente vers l'église. Au-dessus de ce village, dans un petit bois, il y a une croix dite *de la donne*. Les gens de la montagne avaient fait un vœu à la suite de grands vents qui avaient égrené leur seigle, de donner du pain aux indigents, au pied de cette croix, le jour de Saint-Paul, le 25 janvier. Cette offrande s'est perpétuée jusqu'à la dernière guerre. Pourquoi cette cérémonie en ce lieu ? Cette croix aurait été érigée en souvenir d'un drame qui se serait produit ici antérieurement.

Les cloches

Le clocher de notre église renferme trois cloches ¹³. Le curé de Marcoux, M. Magdinier, les fit couler en 1851. Monsieur Campredon de Goutelas était alors maire. Elles restèrent dans le clocher de la vieille église jusqu'en 1880 pour intégrer le nouveau clocher. Leur fondeur fut M. Burnichon, artiste professionnel peu ordinaire. Beaucoup de cloches dans le Roannais sortent de sa fonderie, installée et dirigée ensuite par son fils à l'entrée du bourg de Coutouvre. Assez souvent, M. Burnichon fondait les cloches sur place. C'est ce qui eut lieu pour celles de Marcoux. Leur fonte se fit au bourg, dans le jardin de M. Pierre Dupuy à Lamure. Elles furent bénites par M. Breuil, curé-archiprêtre de Boën, qui fut délégué par monseigneur de Bonald, archevêque de Lyon.

L'inscription de la petite cloche, en lettres capitales, occupe trois lignes circulaires. Elle est ainsi conçue :

Cette cloche bénite, l'an 1851 eut pour parrain Jean Thévenet et pour marraine Mariette Gaumond : Juvenes et virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini.

Elle a comme ornement une Vierge-mère avec, en exergue, cette inscription : *Ave Maria*. De l'autre côté une croix latine.

¹³ Source : coupures de journaux (1900-1905).

La seconde cloche est ornée, dans sa partie supérieure, de deux guirlandes, entre lesquelles on lit : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus*. Un cartouche rectangulaire, bordé de feuilles de laurier, contient l'inscription suivante :

J'ai été bénie l'an 1851, M. Pierre Mazet fut mon parrain et Mme Marie Lamure ma marraine.

Comme la précédente, d'un côté, elle est ornée d'une croix latine et, de l'autre, d'une Vierge-mère, avec ces paroles autour de la Vierge : « Que Marie soit aimée, qu'elle règne sur les cœurs : AMEN. » Deux guirlandes semblables à celles de la seconde cloche décorent la grosse cloche. Entre elles il y a cette inscription : *Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in seculum*. Dans un cartouche également rectangulaire, se détache cette intéressante inscription :

L'an 1851, j'ai été bénie par M. Breuil, curé de Boën. Mon parrain a été M. François-Xavier de Campredon-Papon de Marcoux de Goutelas, et ma marraine Mme F G P de Frilet de Goutelas. Nunc exalta vocem tuam et ubique semper diatur deo gratias.

En 1949, cette cloche ayant été fêlée quelques années avant, à l'initiative du curé Fanget, elle fut descendue et envoyée à Annecy à la maison Paccard pour y être refondue avec pour parrain : André Detour, de Reigneux et pour marraine : Marie Laffay, de Prélion.

Curiosités anciennes

Il existe dans le bourg un ancien souterrain qui traverse deux maisons pour aboutir à l'ancienne cure. Pourquoi ce souterrain ? Peut-être pour servir de refuge, ou entreposer des victuailles durant les invasions de la guerre de Trente Ans.

Dans la cour de l'ancien café Devaux, sur le linteau de la porte d'une remise est gravée la lettre TAU, 19^e lettre grecque (T français = croix de saint Antoine). Cette inscription marque-t-elle une halte pour les pèlerins de Compostelle ?

Au village du Mont, on trouve gravée dans la pierre la croix de Malte.



La Bruyère

(cliché de Marius Masson)

Un site curieux, c'est celui de Pierre à Jarre, ancien petit volcan qui a laissé de petites orgues basaltiques. Autour de ce site, une végétation très caractéristique : beaucoup de buis et plusieurs fleurs rares, dont la gagée de Bohême. Non loin de là, au bord du chemin qui va à Eculieux, on trouve les pierres d'une toute petite chapelle et le socle d'une croix en pierre.



Eculieux

(cliché de Marius Masson)



Eculieux

(cliché de Marius Masson)

Au village de Gutterelle existe encore de très vieilles maisons, dont une bien conservée dans la ferme Lornage, avec le four à pain. Vieille maison aussi dans la cour Barry avec une cheminée ancienne.

Au nord de la commune se situe la colline du Montaubourg. Au sommet se trouvent les traces du cratère d'un ancien volcan, qui daterait d'environ 60 millions d'années. La coulée de lave s'est dirigée côté sud, sensiblement jusqu'au bord du bourg de Marcoux. Sur les flancs il reste des grosses pierres noires de basalte.



Volcan de Montaubourg

Les tuileries

Il y avait dans le bas de la commune beaucoup de tuileries car on y trouvait de l'argile. C'était de petites installations dont les exploitants étaient paysans, ce qui leur assurait un complément. L'exploitation était assez rudimentaire. On amenait l'argile, on la malaxait dans des bacs, on la mettait dans des moules pressés, on laissait sécher et on cuisait dans un four avec du charbon. Il y en avait beaucoup le long de la départementale, la première vers le chemin qui va chez Daval, le deuxième vers le garage Roure. Presque à côté, c'était la plus importante, la tuilerie Pradelle, qui s'était modernisée et développée et qui a fermé dans les années 70. Aux Grandes rases, en allant vers Marcilly, la tuilerie Sandillon et d'autres jusqu'à Corbe où se trouve la tuilerie Pangaud, qui a fermé en 1940.

Les chemins

Il y avait autrefois de nombreux chemins, qui existent encore, mais sont peu utilisés de nos jours, sauf par les randonneurs. Souvent une croix était érigée aux intersections. Du village d'Assieu partait un chemin qui passait vers le gros chêne (500 ans ?) puis vers Maurice Persâtre ; il venait rejoindre celui de Reigneux vers la maison Rage. Cet ancien chemin de Reigneux venait de Boën en passant par les Pêges ; il se dirigeait vers Goutterose, ensuite la Bruyette et continuait vers chez Lestra, croisait la Goutte pour aboutir à Marcilly.

L'ancienne route de Reigneux au bourg passait sous le CERF (Centre équestre régional du Forez), la croix de la Garde pour rejoindre la route nouvelle, qui s'est terminée vers 1940, en passant par Trelins. Celle qui part du bourg pour aller à la Bruyette a été construite entre 1927-1928. L'ancienne route montait vers Rochéat pour rejoindre la Bruyette en passant vers la maison de Joannès Roche.

La route qui va à Eculieux et la Bruyère en partant du bourg passait autrefois vers la salle des fêtes, pour rejoindre sur le plateau le chemin qui va à Goutterelle ; ensuite, avant la maison de Paul Duclos, elle allait rejoindre après la cabane des chasseurs le chemin de la montagne.

Quant au chemin qui part du bourg vers le cimetière pour rejoindre la départementale Boën-Montbrison, il valait mieux l'éviter en période de pluie. C'était une vraie fondrière, le ruisseau qui longeait prenait la place du chemin. C'est grâce au remembrement que ce chemin a été rénové et qu'il sert aujourd'hui.

Habitat

Au bas de la commune, les maisons ont toujours été construites en pisé (terre damée). Le haut de la commune a des constructions en pierre. Suivant l'évolution du niveau de vie, les maisons se font plus grandes et confortables. Il n'y a pas de style propre à la région. On voit des toitures à quatre pans à une époque et quelques très rares balcons (aîtres). Il apparaît aussi quelques génoises sur certaines maisons. Un seul point commun, les couverts en tuiles rouges, dus à la présence de nombreuses tuileries le long de la route départementale.

Au fond de la cour, vers la maison de Robert Chazal au bourg, il reste une ancienne maison (Dupuy-Jette) et à Reigneux, l'ancienne maison Guillot-Detour, un tènement de maisons adossées les unes aux autres en forme d'hexagone. Dans ce village, une autre maison, très caractéristique dépend de la famille Play ; on pense qu'elle date du XVI^e ou XVII^e siècle, on la voit très bien du chemin.



Ferme bâtie vers 1930,
l'une des dernières constructions en pisé



Loge de vigne



Ancienne maison à Gouterelle
(famille Lornage)



Gouterelle



Eculieux, beau blason sur le mur d'une ancienne maison
(cliché de Marius Masson)



La Valette
(cliché de Marius Masson)



La Valette

(cliché de Marius Masson)

L'habitat était groupé dans les hameaux. Dans le bas de la commune pas d'habitation, sauf quelques cuvages construits dans la période où la vigne était prospère. Par la suite des cuvages se transformèrent en fermes. A partir de 1860 et 1870, quelques grandes maisons se construisirent, dans le bourg, les bâtiments communaux après 1880.

Château de Goutelas

On ne saurait écrire l'histoire de Marcoux sans parler de Goutelas. A l'origine, cette modeste maison forte, au nord de la commune de Marcoux, se trouve dans un site idéal, dominant la plaine du Forez et le pays d'Astrée. On retrouve ses traces dans les chartes du Forez aux environs de 1271 jusqu'au XVI^e siècle. De cette période, il ne reste que certaines parties de tours, de murailles ainsi que les douves.

Le château est acheté en 1558 par Jean Papon. Cet ensemble un peu austère, il va l'embellir et construire une belle demeure Renaissance. De cette période il reste le portail d'entrée avec ses pilastres cannelés, la cour d'honneur avec son fronton central et ses chapiteaux, l'entrée de la chapelle avec l'inscription *Non sic impii*, des peintures, dont on trouve encore des traces sur les murs et plafonds de diverses pièces.

C'est à l'architecte Michel Gabbio que l'on doit, vers 1778, l'escalier d'honneur avec sa rampe en fer forgé et la toiture à pans brisés. Le dernier aménageur, autour de 1840, le commandant Xavier de Campredon, transforma surtout l'intérieur pour installer ses collections artistiques, riches de tapisseries et de peintures, d'objets d'art, qu'il réunit dans la salle du Grand Juge, qu'on appelait le musée. Il fut maire de Marcoux de 1848 à 1859, date de son décès.

Jean Papon (1507-1590)

Jean Papon était né au Crozet, près de la Pacaudière. Après de bonnes études de droit, il eut une brillante carrière. Lieutenant général au bailliage de Forez, grâce à la protection d'Antoine de Lévis, abbé de la Bénissons-Dieu, il fut chargé surtout de la justice. Surnommé *le Grand Juge*, il était respecté et estimé, auteur d'ouvrages de droit, peint dans l'Astrée comme le sage Adamas.

Il fut aussi un grand humaniste, profondément peiné par les guerres de religion. Aux états généraux d'Orléans, il demandait l'école obligatoire pour tous, 300 ans avant

Jules Ferry. Son portrait est en bonne place dans une des salles de Goutelas, ainsi que dans une salle du tribunal de Montbrison. Il épousa en 1534 Marie Bizoton de la Tarelière. Il eut trois fils et une fille. Il décéda le 6 novembre 1590 au château de Goutelas et fut inhumé à l'église de Notre-Dame de Montbrison dans la chapelle Saint-Roch auprès de son épouse, décédée en 1572.

L'aîné de ses fils, Etienne, né en 1537, lieutenant général à Montbrison, décède sans postérité en 1581. Le deuxième, Loÿs, né vers 1539, seigneur de Goutelas, curé de Saint-Georges-en-Couzan, prieur de Marcilly, chanoine de Notre-Dame de Montbrison, fut un grand poète du siècle ; il a écrit une pièce de théâtre *la Pastourelle*, jouée pour la première fois avec un rideau de scène à la salle de la Diana à Montbrison. Sybille, troisième enfant, épouse en premières noces Michel Trunel, seigneur du Poyet, en deuxième noces Gilbert Feydeau, châtelain de Moulins.

Melchior, dernier enfant, né en 1557, fut professeur de rhétorique à Lyon. Par son testament en 1601, il permet de transformer l'ancienne église de Marcoux, qui datait du XII^e siècle. Il y fit faire son tombeau pour y être enterré. Il avait épousé Jeanne du Vernay et eut une descendance.

Catherine Papon, arrière-petite-fille de Melchior, apporta Goutelas en 1692 à son mari Pierre André Ducros de Montmars, natif de Saint-Germain-de-Calberte (Lozère). Nous sommes allés voir ce pays, Montmars. C'est une petite colline comme chez nous le Montaubourg. Pierre André, protestant, a dû se convertir au catholicisme pour épouser Catherine. Il apprécia sûrement le paysage forézien.

La descendance des Papon continue et la famille devient Papon-Ducros de Montmars. Leur petit-fils François-Philippe Ducros Papon, né en 1721, marié à Jacqueline Françoise de la Chasse en 1756, eut de nombreux enfants. Beaucoup sont décédés en bas âge. Il leur resta quatre filles.

Nous parlerons surtout de deux : Eugénie Félicité, célibataire, la chanoinesse, appelée par les gens de Marcoux *la dame noire*, décédée en 1834 à Paris dans le plus grand dénuement, Anne-Marie Julie, appelée aussi Marianne, mariée à Jean-Pierre Campredon, de la Lozère en 1787. A la fin de sa carrière où il avait le grade de commandant, leur fils, Xavier Julien de Campredon, né en 1790 dans la Lozère, se maria avec une cousine veuve, Marie Joséphine Frilet le 14 octobre 1845.

Ils vinrent à Goutelas, qui était abandonné après les décès d'Eugénie la célibataire et de Marie-Charlotte, mariée à Pierre Vidal de Fontbonne, avocat à Chanac (Lozère). Françoise Rosalie Vidal dite Anaïs, leur fille, mariée avec Antoine Raimbaud, docteur, restait à Boën.

Le château inhabité se dégradait de plus en plus ; c'est pourquoi Anaïs, dans de nombreuses lettres adressées à son cousin Xavier, retiré en Lozère, le suppliait de venir y habiter. Ce qu'il fit après son mariage. Sa femme décède en 1856. Elle est enterrée dans le vieux cimetière, près de l'église, où il fut inhumé après son décès le 28 janvier 1859.

Il eut pour héritiers deux neveux, l'un Auguste Mournand, de Boën, qui se suicida à Goutelas, n'ayant pas trouvé la fortune qu'il espérait. Son autre neveu, habitant Mende (Lozère), Léopold Raimbaud, refusa l'héritage parce qu'il y avait des dettes. Le château fut vendu par le tribunal en 1860. Ainsi se termine l'histoire de la famille Papon de Goutelas qui, pendant trois siècles, fut propriétaire du château et du domaine.

Il y eut pas mal de relations entre les châtelains et les gens du pays. D'abord avec les domestiques, puis les fermiers, dont, souvent, ils étaient parrain ou marraine. La vie du château ne passait pas inaperçue des gens de Marcoux, soit à l'église, soit dans leurs déplacements. Jean Papon, qui avait sa demeure à Montbrison, devait certainement y

aller en voiture à cheval. Quant à la chanoinesse, après la Révolution, elle se déplaçait soi-disant avec un âne ¹⁴.

En 1860, deux célibataires d'Usson-en-Forez, les frères Lagnier, achetèrent le château et son domaine. Après leur décès, leurs héritiers, nombreux, le laissèrent à l'abandon. Il n'y eut aucune réparation ; ce fut le début du déclin. Les fermiers s'installèrent dans le château. Après la guerre 14-18, le domaine fut vendu une deuxième fois en plusieurs parts aux gens du pays. Une part du domaine avec le château fut achetée par Pierre Guyot, célibataire. Il n'y fit pas de réparations, et c'est presque une ruine qui m'échut en 1948.

J'étais plutôt embarrassé de ces bâtiments. On commençait à s'intéresser au patrimoine, à parler de l'Astrée, etc. Je me rendais bien compte que je portais une lourde responsabilité si je le laissais disparaître. Le vendre ? Qu'aurait fait l'acquéreur ? Le démolir ? Mal le restaurer ? Ce serait devenu un domaine privé avec portail fermé bien sûr. Dommage ! car son histoire avait été tellement liée à celle de Marcoux.

En 1920, les anciens combattants y avaient organisé une kermesse. En 1951, les jeunes du pays avaient fait une fête avec beaucoup de succès. En 1961, un jeune avocat lyonnais, Paul Bouchet, dont la famille est originaire de Marcilly, vint visiter les ruines avec son frère Louis. Il demanda au maire et au curé, l'abbé Dumas, à qui appartenait la demeure. Un soir, il vint me voir et m'exposa son projet : faire de cette demeure un lieu d'animation. Les grandes salles s'y prêteraient très bien. Son idée m'intéressa. Paul Bouchet avait une force de persuasion très forte. Je lui promis de réfléchir à la proposition qu'il envisageait de faire une société civile immobilière.

Au départ, j'apportais le château. Quant à Paul et ses trois associés, Jean Delay, Yves Berger, Jean Bonnard dans le cabinet d'avocats, ainsi qu'un ami le professeur Colin, ils apporteraient chacun 1 000 francs. J'étais donc partie prenante dans cette restauration. Je donnais mon accord, bien qu'étant un peu inquiet sur la finalité de l'entreprise. S'associer au travail, et également pour une œuvre philanthropique, qui s'avérerait difficile, n'était-ce pas un risque ?



Travaux à Goutelas : calage des murs
(document transmis par M. et Mme Païs)

On a débuté seuls ; petit à petit, les gens de Marcoux sont venus aider, sollicités par le curé dans son prêche du dimanche. Des liens se sont créés. Paul Bouchet se révèle excellent animateur. Travaux de débroussaillage et de déblaiement d'abord. Au conseil de prud'hommes de Lyon, Paul Bouchet rencontre beaucoup d'ouvriers du bâtiment, espagnols pour la plupart qui viennent bénévolement pour des travaux de maçonnerie le samedi et le dimanche. C'est une vraie ruche qui s'anime. Il fallait aussi trouver de l'argent pour acheter les matériaux nécessaires. On fait une demande au conseil général.

Un dimanche, le président Pinay vient incognito se rendre compte, et quand il a vu le chantier de bénévoles, il a décidé d'octroyer 5 000 francs de subvention, qui seront renouvelés une autre fois.

¹⁴ Pour plus de détail, voir les livres de Jean-François Garnier sur la chanoinesse et le commandant de Campredon.

Les artisans du pays viennent également travailler : charpentiers, menuisiers, maçons, etc. Le chantier s'agrandit. Des gens de Marcilly, Trelins, Sail viennent aider. Les travaux sont à risques parfois. Jean-Marie Breuil, de Marcilly, avec ses ouvriers, refait le mur en très mauvais état derrière la chapelle, après avoir étagé sur trois niveaux. La sécurité n'est guère respectée ; le professeur Colin se protège avec un casque de 1940.

La finalité de l'entreprise était, bien sûr, de restaurer la demeure, pour en faire un lieu de rencontres, de stages, etc., en vue de son autofinancement. Robert Duclos demande un prêt à taux réduit à la MSA (Mutualité sociale agricole). Bernard Cathelin, artiste-peintre, est un précieux conseiller en matière artistique. Et avec le concours d'excellents artisans, le style fut parfaitement respecté.

Plus les travaux avancent, plus il faut de l'argent. On cherche des solutions. En juin 1964, concours de « Chefs-d'œuvre en péril », où le cinquième prix a été attribué au château de Goutelas pour la somme de 10 000 francs, et réception à la Maison de la Radio, à Paris, par André Malraux. 22 avril : passage à la télévision dans l'émission « Cinq colonnes à la une » avec René Lucas et Pierre de Lagarde, émission célèbre à l'époque. 25 février 1966 : grâce à Bernard Cathelin, Duke Ellington, accepte de venir à Goutelas. La venue du célèbre musicien fut un événement extraordinaire, la presse parisienne en parla. Il composa une symphonie célèbre pour l'œuvre de Goutelas.

Du 30 juillet au 15 septembre, exposition de lithographies originales de Matisse, Braque, Chagall, Miró, Picasso. 26 octobre 1976 : premier prix, cette fois, dans le concours de « Chefs-d'œuvre en péril », avec la même somme d'argent. Parmi les manifestations à Goutelas, il y a eu aussi en septembre 1964 le festival international des étudiants, venus nombreux de l'Est, Danois, Russes, Bulgares, avec des vieux cars des années 30. Ils furent accueillis dans les familles. Ce fut la première fois où le château fut illuminé. Le spectacle de leurs danses folkloriques fut magnifique. L'ambiance, le vin des côtes du Forez aidant, était au paroxysme.

Autre événement important : la venue dans le pays de Marcel Maréchal, qui fut par la suite un acteur et metteur en scène célèbre puisqu'il dirigeait le festival d'Avignon. Il présenta Tamerlan en juin 1966 dans la cour du château. Par la suite, il donna pendant plusieurs années un spectacle au château de Couzan (les Estivades) avec des pièces modernes ou classiques. Cela apporta beaucoup d'animation à Sail-sous-Couzan. En mai 1969, spectacle avec le mime Marceau, bien connu, décédé récemment.

Malgré tout cela, il fallait assurer l'avenir du château, qui devait être un lieu de rencontre, de séminaire, etc., finir d'aménager l'intérieur, installer le chauffage et trouver quelqu'un pour s'en occuper. Une chance inouïe se présenta : un jeune couple de Marcoux, Paul et Josette Païs, se trouvait disponible. Paul, auparavant ouvrier dans une entreprise travaillant pour les beaux-arts, avait eu un accident qui le handicapait pour le moment. Il accepta de gérer avec son épouse la marche de la maison. Paul continua avec la restauration et Josette s'occupa de l'accueil et du séjour des groupes. Il y eut ainsi un financement assuré. Ils y sont restés trente ans malgré quelques difficultés. Grâce à eux, l'entreprise a été une réussite. Goutelas a servi également de lieu de réunions et de salle des fêtes pour la commune, qui n'en avait pas à l'époque.

Sur le plan juridique, la SCI, qui ne pouvait rester indéfiniment, a laissé la place à un syndicat intercommunal dans un premier temps, puis à la communauté du pays d'Astrée, qui est propriétaire. La marche de la maison est assurée par l'association des amis de Goutelas avec un président bénévole, Marc Delacroix, qui s'occupe des animations, et d'un personnel salarié. Le directeur actuel est Gautier Granjon ; six personnes sont employées.



Bannière des Fardelets

Il faut aussi citer que c'est à Goutelas que le groupe folklorique a été créé sous l'impulsion de Josette et Paul Païs et il existe toujours sous le nom des *Fardelets du Forez*.

Avant d'arriver au nouveau siècle ¹⁵ on pourrait raconter quelques histoires cocasses et vraies de cette époque. Campredon de Goutelas fut maire de 1848 à 1859. Il intervenait souvent dans la vie des gens, à la mairie et aussi à l'église. A la messe, quand le prêche était trop long, il se mettait à tousser, le curé comprenait qu'il fallait s'arrêter. A la mairie, il recevait les plaintes des uns et des autres : litiges entre voisins, insultes... A propos d'un charivari qui avait duré plusieurs jours et n'avait pas plu à la veuve qui s'était remariée, jusqu'au curé Magdinier qui, plusieurs fois, s'était adressé au maire pour le tapage nocturne qui venait du cabaret jouxtant la cure. Entre le curé Magdinier et Campredon, ce n'était pas la bonne entente.

C'était deux personnages très singuliers qui, par leurs fantaisies plus ou moins surprenantes, alimentaient les commérages et les ragots. Le curé avait une servante, qu'il avait envie de renvoyer, et, comme elle ne voulait pas partir, il pensa lui faire peur en se promenant la nuit dans le couloir en traînant des chaînes. La servante, qui n'était pas peureuse, lui dit : « Monsieur le curé, je n'ai pas peur des vivants, pas plus que des revenants. » Et elle resta dans son lit.

Près de la cure, il y avait un cordonnier, qui tenait aussi cabaret. Il avait réparé les chaussures du curé et lui réclamait six francs. Le curé lui en a donné quatre. Six mois après, le cordonnier se marie et il entre en conflit au sujet du paiement de la cérémonie. Tout cela se termine assez mal, avec injures réciproques ¹⁶.

¹⁵ Récits de Campredon recueillis à la Diana.

¹⁶ Toutes ces histoires ont été racontées dans la correspondance de Campredon (archives de la Diana) et recueillies dans le livre de Jean-François Garnier.



Goutelas



Goutelas

Quelques histoires comiques

En 1900, la mode des femmes était de porter de grands chapeaux. Un dimanche, une demoiselle a failli ne pas entrer par la porte de l'église, tellement son chapeau était large, mais ses jupes un peu raccourcies. Le curé fit son sermon le dimanche après sur ce sujet et fustigea cette mode qu'il qualifia de « à la baise-moi vite ».

Il y avait beaucoup d'ânes dans la commune. Certains étaient plus têtus que d'autres. Un habitant de La Bruyère était parti au moulin de Vaux, avec un sac de blé sur son âne. Au retour, à mi-chemin, l'âne refusa d'avancer, et on vit le brave paysan portant le sac de farine sur l'épaule et l'âne qui suivait derrière...

Une autre histoire qui faillit mal tourner. Un âne refusant d'avancer mit son propriétaire fort en colère. Il prit une torche de paille enflammée, la mit sous la queue, l'âne partit d'un trait, rentra à l'écurie en mettant le feu sur son passage. Heureusement, ce petit incendie fut vite maîtrisé.

Une histoire de bouc maintenant. La Claudine avait une voisine de l'autre côté de la route. Elles avaient toutes deux un bouc et se faisaient concurrence. Un jour, n'y tenant plus, les boucs se rejoignirent. Ce fut une bagarre générale. Impossible de les séparer à coups de bâtons. Un des deux se retourna contre la patronne de l'autre et l'envoya dans le fossé. La bataille fut terminée et chacun rentra en maugréant dans sa demeure.

Histoires de loups

Jusqu'à 1870, il y a eu des loups, et voici l'aventure qui était arrivée à un tailleur d'habits qui se rendait à la tombée de la nuit par des sentiers forestiers chez lui. Il tomba dans une grande fosse à moitié recouverte de branchages et de feuilles, sans se faire mal, mais il se trouva en présence d'un loup. Il tire de sa poche une paire de grands ciseaux, qu'il pointe vers l'animal. Le loup apeuré se blottit dans un coin. L'homme est resté toute la nuit face à la bête en faisant claquer les lames des ciseaux. Enfin le matin les chasseurs le délivrent, et tuent le loup.

En 1870, Marie Duclos, fille de Jean-Baptiste Duclos et de Mariette Jacquemond - elle avait à l'époque 15 ou 16 ans -, un jour d'hiver alors qu'elle gardait avec son chien, près de l'église, son troupeau de chèvres et de moutons, avait aperçu un loup qui rôdait dans le pré. Ayant peur du chien, il n'avait osé s'approcher.

En 1840, la première fois que le commandant Campredon est venu à Goutelas pour quelques jours en hiver, il avait écouté la nuit les hurlements des loups sous les fenêtres. C'était peu rassurant pour venir y habiter définitivement.

On parle également d'une lutte mémorable au village de Prélion entre un loup et un chien. Il se parle encore de cette lutte, dans la mémoire collective : *tac à tan, comme le chin chez Jacques et le lo* (lutte égale entre chien et loup). Mais le loup après une lutte acharnée, tua le chien.

Anciens noms de famille

On constate que des vieux noms de famille disparus sont toujours utilisés.

Exemple : le nom de Poyet, du bourg, a disparu depuis environ 1710, après un mariage avec un Duclos. Et pendant plusieurs générations, on a continué à l'utiliser pour désigner cette famille (Duclos-Poyet), aujourd'hui maison Peyressâtre.

La famille Laurendon, d'Eculieux : on continue à l'appeler Mazet alors que le nom a disparu depuis plusieurs générations.

La famille Durand, des trois noyers. Pendant longtemps on a utilisé le nom de Barrier qui datait de 1685, originaire de Jomard.



Madame Gourbeyre et son mari, de Reigneux
dernière habitante de Marcoux à porter la coiffe.

Photo prise vers 1935, M^{me} Gourbeyre est décédée en 1943
(document transmis par M. Georges Goure)

Le XX^e siècle

Nous arrivons au XX^e siècle : grosse transformation dans l'habitat, la manière de travailler. La vigne, après le greffage bien maîtrisé, reprend son essor, introduction de l'assolement, des légumineuses, trèfles, luzernes ; le bétail est mieux nourri

Le siècle débute aussi par la loi de séparation (1905). Beaucoup de remous à Marcoux : il y a eu les rouges et les blancs, chaque camp avait son café, les rouges avaient le leur au café Bonnefoy au centre du bourg, face à la croix, les blancs chez Dérory (chez la Jeanne). Au centre, café Devaux. Il s'était formé un comité au café des rouges. Il y avait quelques meneurs, beaucoup de paroles, fortes libations bien sûr. Un plaisantin a dit qu'on pouvait boire un coup de blanc chez les rouges et un coup de rouge chez les blancs. Il s'était fait, même, une chanson.

L'église et le presbytère devinrent propriété de la commune comme un peu partout ainsi que l'école des filles, dirigée autrefois par des sœurs enseignantes (école actuelle). Le curé Bertrand à l'époque fit construire l'école privée (salle des fêtes actuellement).

La guerre de 1914-1918

Mais voilà que d'autres soucis arrivent : les journaux parlent de la guerre ; il se crée des sociétés de tir encouragées par l'Etat. On trouve encore des vestiges d'un stand de tir dans les bois au-dessus maintenant du CERF. Le 3 août 1914, la guerre arrive. Elle sera très meurtrière : trente-deux jeunes gens de la commune y laisseront leur vie. On peut imaginer l'ambiance triste qui régnait pendant ces quatre ans. Les vieux parents et les femmes remplaçaient les hommes pour les travaux des champs.

Les familles étaient dans l'angoisse d'une mauvaise nouvelle. M. Michel Laffay, qui était maire à l'époque, a dû subir un véritable calvaire en recevant en mairie l'avis de décès de ses compatriotes, dont il fallait avertir les familles. Lui-même eut deux fils restés sur le champ de bataille.

Enfin, le cauchemar se termine, les rescapés arrivent, mais meurtris dans leur chair et leur esprit. Autour de 1920, on érige un monument à la mémoire des morts à la guerre.



Monument aux morts de Marcoux

(ci-dessous, liste des 32 tués)

1914

Jean Marie Dupuy
Jacques Masson
Pierre Gouttebroze
Claude Episse
Joaannès Laffay
Jean Laffay

1915

Jacques Moulin
Pierre Morel
André Mazet
Jean-Pierre Lopet
Jean-Marie Lazime

Vital Peyressâtre
Pierre Maisse
Jacques Maisse

1916

Michel Duclos
Marius Giraud
Jean Duclos
Georges Laffay
Claudius Fenon
Joseph Rage
Antonin Moulin
Jean Orizet

1917

Pierre Perret
Jean Pierre Duclos

1918

Jean-Marie Couchaud
Jean André Combre
André Durris
Rémy Thomas
Guillaume Sardin
Jean-Claude Laaffay
Georges Fenon

1919

Claude Viallon

Entre 1930 et 1940, l'agriculture devient plus productive, la mécanisation arrive pour les foins et les moissons. La batteuse fait son apparition ; c'est la fête ce jour-là et le bonheur des enfants. Aussi, rapidement, la surproduction arrive vers 1935, les produits se vendent mal, moins de main-d'œuvre dans les fermes, les jeunes cherchent du travail. Heureusement l'industrie démarre : Gauchon à Sail, Moizieux à Boën et d'autres dans la région embauchent, ce qui évitera de partir au loin. Néanmoins c'est avec un peu de réticence qu'ils vont à l'usine, habitués à la liberté et au grand air. Mais cela leur apporte une certaine aisance.

En 1936, ce fut l'année des congés payés et la semaine des 40 heures. La radio (TSF) arrivait dans les maisons, qui apportait les nouvelles fraîches et les chansons à la mode. Malgré les menaces de guerre, on vivait un peu dans l'insouciance. Le 3 septembre 1939, de nouveau on entra en guerre, et les jeunes, comme certains de leurs parents, étaient à leur tour mobilisés.

La guerre de 1939-1945

Au début ce fut calme, jusqu'au 10 mai 1940. Les Allemands envahissent la France ; c'est un choc terrible, et en deux mois le pays est occupé. L'armée française n'arrive pas à arrêter l'envahisseur, c'est la débâcle. Les gens fuient par tous les moyens sur les routes. L'armée se replie et ceux qui ne peuvent partir sont faits prisonniers, et emmenés par centaines de milliers, dont 23 jeunes gens de Marcoux¹⁷. Le soir du 18 juin 1940, alors que Pétain avait demandé la veille l'armistice et que le général de Gaulle lançait son appel, Marcoux a été bombardé sur la route départementale, sans perte humaine. Deux vaches sont tuées. Le bourg a vu arriver plusieurs familles de réfugiés, dont certaines sont restées au moins une année, ne pouvant retourner dans leur pays frontalier.

Période difficile qui arrive, avec les cartes de ravitaillement. Tout manquait, le sulfate pour la vigne, les vêtements, les chaussures, etc. Et dans les familles où l'homme était prisonnier, il fallait le remplacer à la ferme. Malgré les restrictions, on arrivait à mieux se nourrir à la campagne que dans les villes. Aussi, tous les jours, des cousins éloignés, des anciennes connaissances venaient se ravitailler chez les paysans. Une grande partie des récoltes était réquisitionnée, ainsi que les produits de la basse-cour.

La France étant coupée en deux, nous étions dans la zone non occupée par les Allemands. Mais suite au débarquement en Afrique du Nord en novembre 1942, la ligne de démarcation fut rompue, et l'occupant arriva dans notre région. Les Allemands appliquèrent le service du travail obligatoire, et quelques jeunes gens durent partir en Allemagne.

Vers la fin de la guerre, certains préféraient se cacher ou prendre le maquis. La résistance s'organise, il y a de nombreux parachutages d'armes dans la plaine du Forez. Des sabotages eurent lieu sur la ligne de chemin de fer Saint-Etienne-Clermont. En juillet 1944, il y eut un accrochage à Boën entre des soldats allemands qui arrivaient par le train en gare et les maquisards, dont un fut tué, pas loin du pont Terray. Il y eut des combats un peu partout, ce fut une période très douloureuse jusqu'à la libération du Forez autour du 15 août.

¹⁷ Les prisonniers de Marcoux : Jean Bigot, Jean Béal, Jean Bouchet, Jean Bourganel, Pierre Chazal, Jean-Rémy Carton, Marius Combre, Pierre Chevaaleyre, Philippe Chazelle, Joannès Chaperon, Louis Chaperon, Joannès Dupuy, Jean-Claude Devaux, Georges Durris, Jean Gaurand, Jean Giraud, Pierre Moulin, Claudius Paris, André Peyressâtre, Claudius Pradelle, André Perroton, Pierre Roche, Claudius Voldoire.

L'hiver 1944-1945 fut très rude, surtout pour les combattants qui poursuivaient l'ennemi sur le front de l'Est. Après la victoire du 8 mai 1945, la vie redevint progressivement normale. Les prisonniers rentrent chez eux, mais beaucoup sont diminués physiquement par les privations.

Le cauchemar est fini, on entre dans une période prospère, le travail ne manque pas pour restaurer tout ce que la guerre a détruit. Il faut produire pour qu'on puisse vivre comme avant-guerre, et profiter du progrès qui arrive. Les usines de la région embauchent, et les jeunes n'hésitent plus à y aller. Pour certains, ils peuvent conserver leur petite ferme, tenue par leurs épouses, ce qui leur assure une certaine aisance.

Il faut souligner tout le bien-être qu'a apporté l'industrie métallurgique pendant une trentaine d'années. Puis cela s'est dégradé et des usines ont dû fermer. Les ouvriers ont dû partir loin pour trouver du travail. Il reste tout de même un petit noyau industriel dans la région de Boën.

Vie agricole

La région a toujours été axée sur l'agriculture. Dans le haut de la commune : élevage, céréales, pommes de terre, où le terrain est plus léger. A partir de la cuvette de Prélion¹⁸, prédominance de la vigne, des arbres fruitiers et un peu d'élevage. Ces productions s'étendaient jusqu'au bas de la commune.

Suite à la destruction du vignoble par le phylloxera, il fallait replanter avec des plants greffés sur des plants américains, alors qu'avant on plantait seulement un sarment de vigne. Il fallait apprendre à greffer. Quelques viticulteurs faisaient des pépinières et vendaient des plants. Ils devinrent experts dans ce travail et un petit groupe partit en Algérie vers 1900 pour greffer pendant quelques mois.

Il y avait beaucoup de pommiers, poiriers et quelques pêchers ; les fruits étaient une source de revenus. On allait les vendre à Feurs, avec des chevaux, des ânes. Il y avait beaucoup d'ânes à Marcoux. C'était un vrai défilé qui remontait de Montverdun le mardi après-midi. Les fruits se vendaient au quarteron (24 fruits + 1 par-dessus) jusqu'aux années 40, après au kilo.

Le vin se vendait bien, surtout en montagne et en plaine, et les fruits aussi.

Les producteurs qui avaient de grosses quantités de pommes les vendaient en gros à des marchands de Roanne, souvent jusqu'à 10 tonnes par exploitation.

Ce fut un grand changement à partir des années soixante, avec l'arrivée massive des grosses productions du Midi, d'Espagne et d'Italie, qui envahissaient les marchés avec des variétés nouvelles.

Alors les exploitations s'orientent vers l'élevage laitier et la collecte s'organise avec des coopératives. Modification du système de culture, prairies temporaires, maïs, ray-gras. Le travail de la terre est profondément modifié, avec l'arrivée des tracteurs et des outils qui vont avec. Mais le matériel est cher. On crée une CUMA (matériel en commun) en 1947, qui regroupe pratiquement tous les agriculteurs de la commune ; elle existe toujours.

En 1961, création de la cave coopérative, qui maintiendra un petit vignoble sur la région. On replanta de la vigne.

Le parcellaire de la commune étant très morcelé, un remembrement fut réalisé, pour permettre une meilleure utilisation du matériel moderne ainsi qu'une amélioration des

¹⁸ Le nom de ce village viendrait droit du latin *prelium*, qui veut dire pressoir.

chemins ruraux. En 1967, c'est environ 100 millions d'anciens francs de travaux qui furent réalisés

Il y eut une extension sur Trelins, Montverdun et Marcilly. La partie haute de la commune fut exclue, car difficile à réaliser à cause des roches apparentes et la pente du terrain.

L'agriculture d'après-guerre ayant beaucoup évolué, nombre d'agriculteurs n'ont pu suivre le progrès, les petites fermes n'étant pas rentables. Des aides leur ont été apportées sous forme de retraites anticipées. En 1956, il y avait 60 cotisants au syndicat agricole et abonnés au journal *Paysans de la Loire*. Parmi eux, il y avait des paysans-ouvriers. Aujourd'hui, il reste une dizaine d'exploitations.

Conclusion

Voilà une petite histoire de Marcoux bien incomplète. C'est toujours avec un peu d'inquiétude que l'on jette un regard sur le passé. Apparemment, on ne trouve pas d'événements très marquants, à part les guerres. Il n'y a pas de personnages très célèbres qui ont beaucoup fait parler d'eux, seulement une population laborieuse qui a mené sa vie comme elle a pu, suivant les périodes. Certains ont fait des carrières dans l'enseignement, l'administration, l'industrie.

La commune s'est bien développée avec beaucoup d'associations. Les *Marcousats* aiment bien aussi, à l'occasion, se distraire. D'un caractère plutôt jovial, ils aiment la convivialité. Parmi ceux que nous avons connus, certains avaient un caractère très différent, mais toujours attachant. On garde un excellent souvenir de nos voisins avec qui il y a toujours eu une bonne entente.

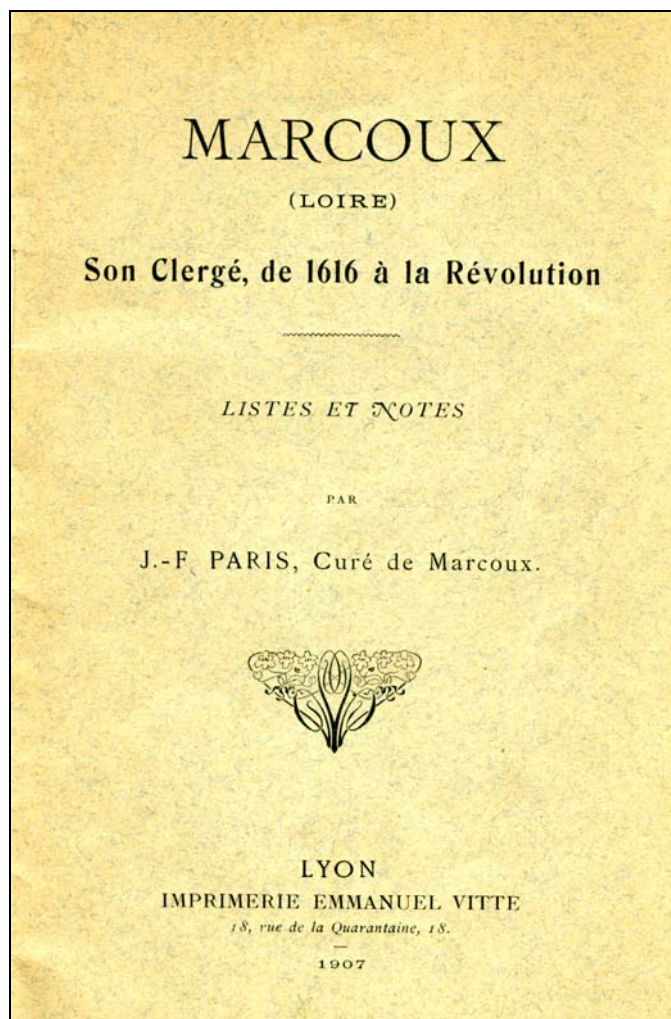
Marcoux est bien situé, entre Montbrison et Boën. D'un climat tempéré, la vigne et les arbres fruitiers s'y plaisent. La commune a beaucoup changé ces dernières années. de nombreuses maisons se sont construites. De ce fait la population augmente mais de façon raisonnée.

Pour terminer, merci à ceux qui nous ont aidés : les amis, nos enfants, Marius Masson pour ses beaux clichés et surtout le Centre social de Montbrison et l'équipe de *Village de Forez* avec Joseph Barou et Maurice Damon. Sans eux nous n'aurions pu écrire cette histoire.

Noël et Jeanne

Annexe

Voici en annexe le texte complet d'une étude réalisée par l'abbé Paris, curé de Marcoux, pour la *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, 1907. Elle contient d'intéressants compléments sur la vie locale de Marcoux du XVII^e au XIX^e siècle.



MARCOUX
(Loire)
SON CLERGÉ, DE 1616 A LA RÉVOLUTION
Listes et notes ¹⁹.

[NOTICE DE J.F. PARIS, curé de Marcoux, Lyon, Emmanuel Vitte, 1907]

DEVAUX, 1616-1652.

Ce prêtre fut curé de Marcoux, pendant trente-six ans. En 1630 il avait pour vicaire Antoine Genevois ²⁰. Il résigna sa cure.

JACQUES JACQUETTE, 1652-1673.

¹⁹ La plupart de ces notes sont extraites des registres paroissiaux qui remontent à 1652.

²⁰ La signature de cet ecclésiastique se trouve au bas du contrat de mariage de Barthélémy Rend et de Marguerite Preillon, du 2 octobre 1630.

Messire Jacquette exerça son ministère curial durant vingt-une années. Un an avant de résigner, en 1672, son vicaire était Etienne Poyet.

BALLONYER, 1673-1677.

Ses vicaires furent successivement : Tachon, en 1673 ; Reymondon, en 1674 ; Fouliouse, à partir de 1675.

L'année où il résigna, en 1677, et le 10 août, la foudre tomba sur le clocher de Marcoux et y tua deux personnes.

GUILLAUME GERBE, 1677-1699.

Desservit la paroisse pendant vingt-deux ans. Depuis 1678, Maurice Delafay remplit auprès de lui les fonctions de vicaire.

En 1680, Estienne Poyet *prestre societaire* ²¹ de Marcoux, revient vicaire et exercera ce ministère durant quarante-un ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1721.

Le 8 décembre 1678, messire François Papon, seigneur de Marcoux, fut inhumé dans l'église.

Camille de Neuville, archevêque de Lyon, fit une visite générale en 1687. Le 17 mai de cette année, le custode de Sainte-Croix signa au registre.

En 1694, une note est ainsi conçue : *Ceste année 1694 a esté une année de famine ; le bled a valu six livres le bichet, grande mortalité et grande guerre, grand nombre d'impost et de subcides en tout le royaulme.*

Guillaume Gerbe fut enterré le 27 mai 1699, *après avoir reçu tous ses sacrements et être mort en fort bon chrestien et prêtre.*

JEAN-BAPTISTE CHAZAL, 1699-1709.

Le 16 juin 1703, ce curé procéda à l'enterrement de Antoine Brothier, du village de Régnieu, mort de la *ruine d'un chaîne, dont il fut écrazé, au lieu appelé les Clappiez*. En 1707, il mit *aux prières annuelles Charlotte de Couvisson, veufve de messire François Papon de Gouttelas, décédée à Montbrison, en la paroisse de Saint-André, le 9 juin 1707, et enterrée le lendemain dans l'église de Notre-Dame, dans la chapelle de la maison de Gouttelas.*

Ce prêtre-curé mourut le 15 aoust 1709, jour et fête de l'Assomption de Notre-Dame, après avoir reçu tous les sacrements. Il fut enterré le seizième aoust 1709, au vas des pauvres, dans le cimetière de la parroisse, ainsi qu'il l'avait requis. Son père, messire André Chazal, praticien de Saint-Georges, assista à ses funérailles.

Sous les curés Guillaume Gerbe et Jean-Baptiste Chazal, la moyenne des naissances était supérieure à celle d'aujourd'hui. Par contre, celle des mariages et principalement des décès était moins élevée, il y a deux cents ans, que de nos jours. Les tableaux suivants en fournissent la preuve.

Baptêmes

Mariages

Décès

Baptêmes

Mariages

Décès

²¹ Dans tous les extraits des registres, ou d'autres sources, l'orthographe a été exactement conservée.

1696	24	7	13	1896	16	6	22
1697	11	5	8	1897	21	4	12
1698	28	5	1	1898	16	5	12
1699	13	1	6	1899	15	2	12
1700	18	5	17	1900	16	3	19
1701	21	6	16	1901	18	10	6
1702	12	3	14	1902	13	5	9
1703	19	14	5	1903	13	9	12
1704	21	4	10	1904	15	13	14
1705	17	5	5	1905	29	10	11
184		55	95	172		67	129

FRANÇOIS DESCHAMPS, 1709-1712.

L'année de l'arrivée de cet ecclésiastique à Marcoux, et le 14 novembre, *Maistre Mathieu Devaux, ancien notaire royal à Marcoux, et procureur d'office, fut enterré dans la chapelle du Rozaire.*

En décembre 1710, messire Deschampt fit donner une mission dans la paroisse, par des Pères Capucins. Il résigna deux ans après.

B. FOREST, 1712-1732.

Dans une lettre que lui écrivit de *Bouen*, Grange de *Reignieux*, ce prêtre est appelé *docteur en théologie de la seigneurie de Marcoux*. B. Forest aurait donc été le plus diplômé des curés de Marcoux, si toutefois ce titre répondait à une réalité.

Le 20 janvier 1712, eut lieu dans l'église l'inhumation de dame Isabeau Treulard, veuve de messire Seguin, décédée au château de Gouttelas.

L'archiprêtre signa sur le registre, lors de sa visite, le 20 juillet 1718.

A la date du 15 octobre de la même année, on trouve au registre la note suivante : *Nous, Louis..., oficial et vicaire général de monseigneur l'archevêque de Lyon, avons fait la visite dans l'église de Marcoux par ordre de mon dit seigneur, faisant la visite générale de son diocèse et résidant actuellement à Montbrizon.*

En 1720, le 4 septembre, l'archiprêtre Caze visite aussi la paroisse.

Messire Etienne Poyet, prêtre de la paroisse de Marcoux, mourut le 3 octobre 1721, *après avoir reçu les derniers sacrements. Il fut enterré le lendemain dans le cimetière de l'église paroissiale, avec les prières et cérémonies accoutumées.*

Ce prêtre aurait été quelque temps précepteur en Auvergne, mais presque toute sa vie semble s'être écoulée au pays natal, où, en 1672, et de 1680 à 1721, il fut le vicaire des cinq curés, Jacquette, Gerbe, Chazal, Deschampt et Forest.

Après Etienne Poyet, les vicaires sont, en 1722, Malescot, originaire de Marcoux, et Jean Chapelle, en 1724.

Le 29 avril, 1727, messire François Papon, seigneur de Marcoux et de Gouttelas, décédé en son château, est enterré dans l'église de Marcoux, au tombeau de ses prédécesseurs.

A une seconde visite canonique faite par un vicaire général, sous l'administration paroissiale du curé Forest, le 29 juillet 1729, le registre fut vu et trouvé en état.

Après vingt ans de ministère, messire Forest résigna.

JEAN CHAPELLE, 1732-1765.

Au bout de huit ans de vicariat à Marcoux, Jean Chapelle y devint curé.

Il eut pour vicaire messire Pommier, en 1733.

L'année suivante, Michel Laurent commença à Marcoux son vicariat qu'il devait exercer pendant trente-deux ans, jusqu'en 1765, époque à laquelle il succéda à son curé.

Guillaume, curé de la Magdeleine, archiprêtre de Montbrison, fit une visite canonique, le 12 juin 1736. Il inscrivit sur le registre : *Vu et trouvé en très bon état.*

Le vicaire Michel Laurent fut un prêtre chroniqueur. Il eut l'heureuse idée d'écrire dans les registres des notes intéressantes sur le vin, une plantation d'arbres, la neige et la chaleur. Nous reproduisons ces notes dans leur ordre chronologique :

Récolte du vin, en 1739 et 1740. - *L'an mil sept cent trente-neuf, il y eut grande abondance de vin fort bon et des particuliers le donnoit pour quatre livres l'anée après vandange, et le plus haut prix étoit six livres. L'année après, ce même même vin fut vendu à un prix élevé, par le curé de Marcily, appelé Beau fils, parce qu'en 1740 les vignes gelèrent au printemps, lorsqu'elles avoient poussé de quatre doigts. Le second bourgeon repoussa qui donna encore bonne apparence de vin, mais il arriva une gelée le treize d'octobre qui fit tomber toutes les feuilles des vignes et gela les raisins. Ce qui fut cause que le vin ne valut rien du tout, parce qu'il n'y avoit guère que la moitié des raisins changés. Cependant le vin qui n'étoit que du verjus fut vendu jusqu'à 20 écus le char. Messire M. Mosnier, de Marcoux, le vendit plus cher, parce qu'il avoit trié les raisins changés.*

Plantation de tilleuls et de noyers en 1740. - *L'an mil sept cent quarante, j'ai fait planter trois arbres de tillot, l'un à la péchoire, les autres deux du côté de la croix du matin, tirant au vent, lesquels arbres joignant le chemin qui vat à Marcily de matin et celui de la péchoire est vis-à-vis du pigeonier ou colombier de Goutelas, et les trois premiers noyés plantés au pré de Goutelas en allant à la péchoire joignant le chemin du soir ont été plantés la même année (1). Je pense que ceux qui verront ces six arbres d'icy à cent ans les verront bien gros, parce qu'ils avancent beaucoup à croître. Fait par moy ce vingt-neuvième septembre mil sept cent quarante-deux, jour de saint Michel mon patron.*

(1) Nota : un, celui vers la péchoire qui reste, les autres sont morts.

Neige en 1746. - *Nota que cet année 1746 et le 21^e jour du mois de mars, fête de saint Benoît, il est tombé trois pieds de neige dans ce pays, bien mesurée, tant sur les toits des bâtiments que dans les rues. Il faut sçavoir que le matin étant allé à l'église pour dire la messe et faire le catéchisme qui durèrent une heure et dimy, quand on fut sorti de l'église il y avoit déjà un grand pied de neige. Je fis entrer les enfants dans la maison, dans l'espérance que cela finiroit, mais dans un quart d'heure de temps il y en eut un pied et dimy. Cette continuation fit prendre son parti à la fille aînée de Chazelles de Cullieu, à commencer à frayer le chemin, tous les autres la suivirent, mais, étant arrivés à Gouterel, ils n'eurent pas le courage d'avancer plus loing ; ils se dispersèrent comme ils peuvent dans chaque maison de Gouterel où ils restèrent jusqu'au jeudy, veille de Notre Dame, parce que les habitants de la montagne, soit pour avoir des nouvelles de leurs enfants, soit pour venir à la messe le lendemain, s'étant assemblés, tracèrent un chemin. Pendant les premiers jours, comme personne ne pouvoit aller ny venir, il y avoit une petite famine dans le bourg, parce que tous étant sans pain et sans farine, et nous-même aurions été sans pain si quelque voisin n'avoit voulu partager le peu qu'ils avoient, et je puis dire que An-net Dupuy, notre voisin, aussi bien que sa famille n'eurent que très peu de pain pendant deux jours, n'ayant jamais pu, quoyque jeune, aller jusqu'au Rocheat, chez Masson, pour emprunter une tourte de pain, ayant été obligé par deux fois de s'en retourner du milieu du chemin. J'ay marqué cela, parce que plusieurs vieux qui se souvenoit de soixante-dix ans m'ont assuré qu'ils n'avoient jamais tant vu de neige dans le pays et surtout dans la plaine du Forez et d'Auvergne, puisque les muletiers furent arrêté sept à huit jour, sans pouvoir remuer de place. Cette grande quantité de neige n'a cependant pas nuit à rien, si ce n'est*

que la pesanteur défaut de neige a fait ébouler quelque mauvais bâtiment en certain endroit.

Encore la neige en 1749. - *L'année 1749, et le huitième jour de ladite année il est tombé de la neige jusqu'à Obignieux, paroisse de Saint-Bonnet, ce qui a beaucoup endommagé les bleds de toutes les montagnes et peu grené d'ailleurs et le bled a valu jusqu'à cinquante six sols à la grenete de Montbrison.*

La chaleur en 1753. - *A Marcoux, pendant les 6, 7, 8 et 9 juillet 1753, la chaleur torride force les moissonneurs à abandonner leurs travaux, grillant les potagers et les feuilles des arbres, faisant fondre les cierges allumés pour le service divin et étouffant les poissons de la Loire. Cette année 1753 et au mois de juillet, les observateurs ont prétendu que le soleil étoit si chaud qu'il ne s'en faloit guère qu'il ne fût au point du brûlant. En effet, de mémoire d'homme, on avoit jamais vu un temps si chaud ; il commença le vendredy 6^e juillet et augmentant continua le samedi, et le dimanche la chaleur fut la plus violente. Le samedi, jour de moisson dans ce pays, les deux tiers des moissonneurs ne peurent point soutenir la chaleur et quittèrent de moissonner, et le samedi au soir et le dimanche un grand nombre de personne furent malade pour avoir trop beu pendant la journée. A vêpres et à la messe, les cierges ne pouvoit se soutenir à cause de la grande chaleur, et s'écrasoit et tomboit. Les herbes potagères, comme blette, salade et le reste, furent en partie grillées du côté du soleil. Quantité de feuilles de nos noyers furent aussi grillées du côté du soleil, les unes toutes entières et les autres à moitié. L'eau de la Loire fut si chaude que quantité de poisson, comme saumon et autres poisson, vinrent crever au bord sur le sable. Des chevaux de carosse tombèrent roides sur le pavé de Paris. Le lundy après midy s'ensuivit des éclairs et tonnerres effroyables, il commença à tomber quelque peu de grosse grêle à Essartine et de là dans la plaine, mais le vent des nuages passa les montagnes du Lionnois et ravagea et ruina grand nombre de paroisses dans le Lionnois. On trouva des grêles qui pesoient jusqu'à six livres. Quand nous ouvrions la porte de notre sale, il sembloit qu'on respiroit une fournaise de feu, nos chandelles ne pouvoient point tenir droite dans le chandelier ; on voyoit venir des habitants pour assister aux offices, en chemise, ayant leurs habits sur l'épaule. Des femmes dans l'église sortoit leurs mouchoirs du coup, ce qui faisoit rire les gens. Pour moi, je ne peut point soutenir dans ma chambre la nuit du dimanche au lundy, et je couché dans la sale sur quatre cheize. En un mot, deux degrés de chaleur de plus, on prétend que le soleil auroit été au brûlant.*

A partir de 1750, le curé Chapelle dut s'abstenir, comme ses autres confrères, de recevoir les testaments. Il se retira en 1765, après avoir dirigé la paroisse pendant trente-trois ans. Son successeur fut Michel Laurent, son vicaire, à peu près pendant le même temps.

MICHEL LAURENT, 1765-1786.

Jean Chapelle ne jouit pas longtemps de sa retraite. Deux ans après l'avoir prise, il mourut à Marcoux, ayant reçu tous les sacrements. Il fut enterré le 25 juin 1767. Messire Pacaud, curé de Trelins, Michel Laurent, curé moderne de Marcoux et plusieurs autres confrères du voisinage donnèrent à cet ancien curé la sépulture religieuse *suivant les cérémonies portées par le rituel du diocèse de Lion, pour ceux qui meurent dans la communion de l'église.*

Michel Laurent loue la bonhomie de Jean Chapelle, par un simple mot plaisamment ajouté une fois à la signature de son prédécesseur et ancien curé.

Cette même année, le 10 septembre, des paroissiens furent confirmés. Le curé, M. Laurent, eut pour vicaire, en 1769, C. Laurent, probablement son parent. Ce dernier ne demeura qu'un an à Marcoux, où le vicaire Duchez le remplaça en 1770.

Des paroissiens reçurent la confirmation, le 11 octobre 1776. *Le 26 may 17 8 3, Jean-Antoine-François Malvin de Montazet, vicaire général du diocèse de Lyon, aumônier du roi, fit la visite de la paroisse de Marcoux et en dressa procès-verbal.*

En 1784, messire Bourganel devint vicaire à Marcoux. Michel Laurent mourut subitement après avoir été vingt-deux ans curé de la paroisse. Il avait 78 ans. Comme curé ou vicaire, il exerça le saint ministère à Marcoux, pendant cinquante-trois ans, c'est-à-dire toute sa vie. Il reçut *les sacrements avant sa mort arrivée le douze juin 1786, à trois heures après mydy.* Il fut inhumé dans l'église.

MARCEL, 1786.

Pendant quelques mois, un curé commis remplaça à Marcoux, ce prêtre qui ne semble pas avoir paru dans sa paroisse.

PRAJOUX, 1787-1791.

A partir de ce curé il n'y eut plus de vicaire dans la paroisse.

Messire Bayard, curé de Boën, commissaire, assisté de Michel, curé de Saint-Etienne-le-Molard, scribe, fit une visite canonique à Marcoux, le 17 juin 1787. Le procès-verbal de cette visite mentionne quatre cloches. Il constate l'existence de la confrérie du Saint Sacrement, de la confrérie des Morts et de celle de la Sainte Vierge ou du Rosaire, alors ancienne dans la paroisse. A cette date, il n'y avait pas de maître ni de maîtresse d'école pour les enfants.

On lit encore dans ce procès-verbal que la paroisse était composée d'environ 350 *communians*, et que le seigneur de Marcoux et autres lieux, messire François-Philippe Papon Ducros de Montmars de Gouttelas, chevalier, ancien capitaine d'infanterie, était décimateur inféodé des deux tiers de la paroisse, le troisième tiers appartenant à M. le curé.

Des sept visites paroissiales au moins, faites par les vicaires généraux ou les archiprêtres, depuis un peu plus de cent ans, et mentionnées sur les registres, cette dernière, avant le Concordat, est incontestablement celle dont le long procès-verbal offre le plus d'intérêt.

Le dernier acte du sieur Prajoux est du 29 juin 1791. Son serment avait été du dimanche 3 janvier 1791, sa réserve, du dimanche 8 mai 1791.

BOUCHET, curé constitutionnel, 1791-1793

Le 3 juillet 1791, messire Bouchet, prêtre de la ville de Montbrison, vint remplacer messire Prajoux, curé de Marcoux et réfractaire à la loi constitutionnelle du serment. La prise de possession de la cure fut faite conformément au décret pour l'exécution duquel se transporta au dit Marcoux la garde nationale au nombre de 80, pour le maintient de l'ordre public et dissiper les dangers que de forts propos annonçoient et faisoient craindre. Néanmoins les esprits excités et irrités se sont insensiblement adoucis, et le dit sieur Bouchet commença paisiblement ses fonctions curiales.

Le 30 octobre de cette même année, les habitants nommèrent une commission chargée d'examiner les comptes des marguilliers. Le 4 novembre, les délégués s'acquittèrent de leur mandat dans la maison curiale. Parmi les dépenses soumises à leur vérification, se trouvait une redevance au collège de Boën, de 70 livres, 16 sols, payée en plusieurs fois.

Le fait suivant, écrit par le sieur Bouchet lui-même, montre l'attitude des gens de Marcoux à l'égard du curé intrus.

L'an mil sept cent nonante deux et le vingt-neuvième janvier, je soussigné, [curé de Marcoux, étant absent de ladite paroisse pour cause de trouble et de rébellion contre moi de la part du plus grand nombre des habitants du dit bourg, contre lesquels j'ai réclamé ce jour là à Montbrison la justice du Directoire du district de cette ville, Jacqueline Granet... décédée, en ma dite absence, de la veille, ... a été enterrée sans prêtre, dans le cimetière de ladite paroisse, après avoir été néanmoins transférée dans l'église, où le peuple qui l'accompagnait pria Dieu pour elle... Le trois février suivant, étant de retour dans ma cure après avoir obtenu des moyens de rassurer ma tranquillité et la conservation de mes jours qui avoient été menacés par plusieurs fanatiques, amis du sieur Prajoux, ci-devant curé et réfractaire à la constitutionnelle, lesquels fanatiques ont été obligés de céder au patriotisme du plus grand nombre des habitants du dit Marcoux.

Bouchet, curé constitutionnel, fut le dernier prêtre chargé des registres. *Le mois de novembre huit, écrit-il, la municipalité fut chargée de tous les registres de Marcoux, en vertu du décret de la Nation du 20 septembre 1792.*

Bouchet avait été prébendier du chapitre de Montbrison. Dès la naissance de la Révolution, il fut attaché à son char. Député par le clergé de son Chapitre, il présenta à la première assemblée son cahier de doléances, dans lequel il se montrait ennemi des ecclésiastiques et des aristocrates.

Il fut à Montbrison membre du premier comité établi par l'Assemblée nationale ; nommé notable de la première municipalité, il devint municipal au renouvellement de la municipalité, fit partie du club et fut un des membres les plus assidus des amis de la Constitution. Javogues le força à accepter la cure de Marcoux.

A l'époque des Lyonnais, il alla à Ambert et à Thiers, pendant six semaines, puis revint à Montbrison, où il dut continuer son rôle de délateur.

En 1796, *le blé et le vin valurent des prix extraordinaires*. Javogues le nomma membre du Directoire, administrateur du district de Boën. Bouchet avait alors trente ans de prêtrise et probablement cinquante-cinq ans d'âge. Il quitta Marcoux. Les habitants du hameau de Chornieux furent dénoncés par lui ²².

Le moment vint où il apprit, il nous semble, qu'après la mort de ses collègues sous le couteau de la guillotine, c'était peut-être aussi fini pour lui. Il écrivit au proconsul forézien pour lui exposer ses titres à sa clémence et solliciter une réponse qui lui servirait de sauvegarde ²³. Cette lettre fut écrite quelques jours avant que M. de Gouttelas fut fusillé à Feurs ²⁴.

VALETTE, 1796-1798.

Valette, missionnaire, curé de Bard et d'Ecotay, administra le sacrement de baptême, conféra la bénédiction nuptiale, procéda aux validations de mariages et présida à quelques sépultures, du 9 juillet 1796 au premier janvier 1798. On constate qu'il exerça son ministère au bourg surtout, et au Mont de la Bruyère.

L'année 1797 et le 18 août, vieux style, l'an 5 de la république française, il arriva une grêle terrible dans tout le vignoble de Marcoux et aux environs qui ne laissa rien du tout. Pas un homme de ce temps-là n'en avait vu de semblable ²⁵.

Pour résumer cette notice, on voit que Marcoux eut, au XVII^e et au XVIII^e siècle, onze curés, sans parler du curé assermenté Bouchet et du missionnaire Valette. Jusqu'à la veille de la Révolution, douze vicaires furent les auxiliaires des curés. Voici la liste des premiers :

²² *Le Forez pendant la Révolution*, par P. Donot, 2^e série, p. 133.

²³ Lettre de Bouchet à Javogues, de Boën, le 11 pluviôse, an 2.

²⁴ *Histoire des tribunaux révolutionnaires de Lyon et de Feurs* par E. Fayard, p. 224 et 240.

²⁵ *Livret de la famille R.-L., de Preillon*, commencé en 1737 et terminé en 1797.

1616	Devaux,	pendant	36 ans, a résigné.
1652	Jacquette,	"	21 ans, a résigné.
1673	Ballonyer,	"	4 ans, a résigné.
1677	Gerbe,	"	22 ans, a résigné.
1699	Chazal,	"	11 ans, mort.
1709	Deschampt,	"	3 ans, a résigné.
1712	Forest,	"	20 ans, a résigné.
1732	Chapelle,	"	33 ans, a résigné.
1765	Laurent	"	22 ans, mort subitement.
1786	Marcel,	"	" ans, a permuté.
1787	Prajoux,	"	4 ans, réfractaire.
1791	Bouchet,	"	2 ans, intrus.
1796	Valette,	"	1 ans ½ , missionnaire.

*

* *

Cahier de *Village de Forez* n° 80, mai 2010

- **Siège social : Centre Social de Montbrison,**

13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication :** Joseph Barou.
- **Rédaction :** Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

- **Comité de coordination :** Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction :** Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.